

1691

A. 11. 2.

372

Sault-St-Louis

Martin d'Etienne Segamouauka

Lettre écrite de Québec au P. Jacques Bigot à Paris. - 1691.

Quelques notes historiques sur La Prairie de la Sault-St-Louis.

(R.P. — Cette lettre a été ^{copie} écrite, sans doute, par
le P. Mallette.)

ARCHIVES COLL. S. MAR.

1691.

Primi martyris
apud Roquenos in Norma
Francia felix obitus

SER. P. de la Salle et les Jésuites,

Tan xi.

Depuis votre départ pour la France nous avons appris qu'un Roquois de notre mission de St François Xavier a été brûlé pour Jésus-Christ au milieu de son peuple et par les mains de ses compatriotes mêmes. Il s'appelait Etiennet Tequem ouia K 8a, et nous pouvons dire de lui ce que l'Augustin dit de son patron ; qu'il portait dans son nom un heureux préjuge de son triomphe.

Comme c'est le premier de sa nation qui a signalé sa foi dans les tourments et que nous le regardons avec enison comme le premier martyr à Jésus-Christ entre tous les hérétiques de l'Amérique septentrionale, nous a jugé à propos de faire part à nos R.P. P.P. de France d'une mort si glorieuse, afin qu'ils nous aident à louer et à enseigner le dieu, l'auteur de ses merveilles et qu'ils pénitent leurs prières aux notres pour lui demander le rétablissement de nos missions chez les Roquois.

La mission de St François Xavier qui avait pris commençements permis les François à la Prairie de la

Madelaine l'an 1669, fut transférée ~~sur~~^à une
après une lieue et demie plus haut au pied du mont
St Louis où elle prit le nom de François Xavier du
mont, et des lors ce fut un village composé de bauvages
seullement. Cela y attire aussitôt plusieurs familles
troquoises qui quittèrent leur pays sans peine pour
venir prendre part à la paix et au repos dont souis-
tient leurs parents et leurs amis dans cette sainte
mission.

Celui dont nous parlons fut de ce nombre, et la
seconde année de notre transplantation il y vint
demourer avec sa femme une belle fille et
six enfants. Il était âgé d'environ trente cinq ans,
d'un naturel fort doux, et il apportait avec lui une
forte preuve de la vie innocentie qu'il avait menée
jusqu'alors dans la solidité de son mariage, en
un pays où les libertins et les débauchés changent
continuellement de femmes. La femme avait bien
du rapport avec son mari pour la bonté de naturel
et leurs enfants tenans de tous les deux faisaient
paroître beaucoup de docilité pour leur âge. Comme
ils demandèrent d'abord le saint baptême et qu'ils
témoignèrent beaucoup d'empressement pour le recevoir,
il leur fut conféré et à leurs enfants, après les instructions
nécessaires; et le lendemain ils furent tous mariez
en force

en face d'église, selon la coutume usité dans les
occasions.

Nous connais bien le croire qu'ils avoient reçue la
grâce avec ces sacrements, puisque du depuis leur famille
fut toujours une des meilleures régées du village par la
grande union qui étoit entre le mari et la femme et
plus encore par le rôle qu'ils faisoient paroître pour
la bonne éducation de leurs enfans, par leurs soins
à les envoyer tous les jours voir le matin aux pêches
et aux instructions qu'on faisoit en particulier à ceux
de cet âge, et par la joie qu'ils marquoient
toutes les fois que les missionnaires entroient dans
leurs cabanes pour y visiter et pour y parler de
Dieu. C'étoit à exhorter aussitôt leurs enfans à
bien écouter, faire sans cesse tout ouvrage et même
tout autre discours pour entendre parler les Pères.
J'en ai été témoin moi-même fort souvent et je
peut dire avec vérité qu'ils égalent les plus anciens
et les plus fervents de la mission dans cette ardeur
à bien élever leurs enfans et à faire servir et
honorer Dieu dans leur famille.

C'est par la pratique d'une vie si chrétienne que
notre Etienne se préparait sans y penser à

1690
Avril

à triompher des amenis de notre foi si de son salut
ce qu'il mérite au bout de treize ans une fin aussi
glorieuse qu'elle étoit nouvelle pour un sauvage et
pour un sauvage iroquois. Le mois d'août de 1690
il étoit parti avec sa femme et un autre sauvage
du Sault pour la chasse d'automne le long de la
grande rivière, et dans le mois de septembre suivant
ils furent surpris dans les bois par un parti de
quatorze Iroquois de Goiogéens, qui s'étant
taisit de tous les trois les firent d'abord et les
menèrent captifs dans leur pays.

Etienne ne se vit pas plus pris qu'il dit à sa
femme : "puis mort, je le vois bien, Dieu en est
le maître . mais pour toi, tu auras la vie, et
ainsi je te recommande de persister dans ta
vie dans la foi et dans la prière, et surtout d'élever
nos enfants dans la crainte et dans le service de Dieu.
voilà tout ce que je te demande et si tu me l'accordes,
je mourrai content." Il ne cessa pendant tout le
chemin d'horter ainsi sa femme à la constance et de
l'fortifier contre les rudes afflictions qu'elle aurait à
toutefois pour cause de la nation où ils arriverent en
peu de jours. Ceux qui les menaient au lieu de les con-
duire

duire, en leur village de Goiogéen les menèrent
contre toute apparence à celui d'Onontaque,
comme si la divine Providence avoit voulu faire
triompher notre religion et cet illustre confesseur
dans le cœur du pays canadien, pour rendre la
victoire plus insigne. Outre la guerre que
nous avions avec eux, les Iroquois du pays, et
les Onontaque plus que les autres, étoient
depuis longtemps extrêmement animés contre
contre les Iroquois de la mission du Sault, qu'ils
n'avoient pu n'pas priser ny pas prier,
par menaces d'attacher des François et de la foi
pour retourner dans le pays; ou ces chrétiens
sauvages portoient même la guerre contre
leurs parents et leurs frères par le seul
motif de la religion. C'est pourquoi il étoit
ce chrétien du Sault entre les mains (car les
Goiogéens le leur avoient abandonné), ils
résolurent de le venger sur lui tout à la fois et
des François et des Iroquois du Sault et de notre
religion.

La fait dans ces mauvaises dispositions que les

Omontagnés recourut ce gignereux captif dans leur village. Il faudroit bieoir vu pour concervoir les estranges avanies que les Turquois ont contene de faire à leurs captifs en de semblables rencontres et qu'ils ne manquaient pas de faire à celui-ci. A son entree dans le village on le jeta sur lui de tous côtez. On lui coupa à belles dents plusieurs de ses doigts. On lui fit avec les couteaux tranchans de cruelles incisions aux jambes, aux cuisses et partout le corps. Ce fut parmi ces huies, ces avanies et ces mauvais traitemens que le bon Etienne souffrit sans broncher et avec une constance vraiment chrétienne, qu'on le mena dans une cabane où il fut aussitôt entouré de cette foule de barbares. Ils commençerent par l'interroger s'il étoit chrétien; non pas qu'ils doutassent, mais pour avoir scission de le tourmenter même sur la confession de foi qu'ils avoient si fortement reue. Etienne répondit sans hésiter qu'il étoit chrétien. Prie donc, lui dirent-ils en le raillant et en se moquant de lui. Sur quoi tout bie qu'il étoit par les bras il se mit à faire avec la main le mieux

Le mission qu'il put bieigner de la croix en prononçes paroles dans la langue que tous entendaient : au nom du Père et du Fils. Ce qu'il n'eut pas plu à proférer que ces amanis jurez de la priere lui coupèrent jusqu'à la moitié les doits qui lui estoient à cette main. Et après cette première interrogation ils lui en firent une semblable pour la seconde fois avec les mêmes avanies, et il leur répondit avec la même constance. Sur quoi ces barbares lui ayant crié de rechre qu'il prétendue ; il le fit, sans s'étonner, de la même manière qu'il voulait de le faire ; et à l'instant même ils lui coupèrent tous les doits jusqu'à la paume de la main. Enfin l'ayant interrogé une troisième fois et oblige après une troisième confession à se marquer tout de nouveau du Sacré signe de notre redemption, ces misérables ne pouvant souffrir qu'il leur insultât avec tant de constance et de fermeté, lui coupèrent tout à fait le poignet et pouignant leur furur plus avant ils coupèrent la chair dans tous les endroits de son corps qu'il avoit marquée; du signe de la croix, c'est

à dire au front, à la poitrine et aux deux épaules,
comme pour effacer ces augustes marques qu'il y
vanoit d'imprimer à leur confusion et à la gloire de
notre sainte religion

Enfin après des préludes si sanglants que le
patient souffrit avec joie, bien loin d'en témoi-
guer le moindre ressentiment, ces sauvages Iroquois
pousserent la barbarie et leur vengeance jusqu'au
bout en prenant la résolution de le brûler tout vif.
Auprès sans lui donner le temps de se reconnaître,
on planta un poteau au milieu du village et on
l'y attacha. Quand ce brave chrétien se vit dans
cette posture et à ses côtés des fers tout rouges dans
le feu avec lesquels ces hommes furieux se disposoient
à le brûler, il s'écria en leur adressant la parole:
courage, mes frères, brûlez moi bien et mettez tout
votre plaisir à me bien roter, sans m'ipargner.
Mes pechés en méritent beaucoup plus que tout ce
que vous pourrez me faire souffrir, et plus vous
me tourmenterez, plus j'en serai récompensé en
l'autre vie.

Ces parolles si hardies enflammèrent ancora
davantage

'd'avantage la rage de ces boursouflus qui se mirent à
venir à lui brûler le corps avec des tisons ardents et
des fers tout rouges sans que notre Etienne jettât
seulement un soupir, au contraire il leur criait
de temps en temps: courage, mes frères, ce n'est pas
moi que vous brûlez, c'est un autre, et je ne
sens pas vos tourments.' Au bout de quelque
temps sentant ses forces diminuer, il leur demanda
trêves pour quelques moments, afin de faire sa
dernière priere à Dieu et lui recommander son
ame. Ce qu'ayant fait en peu de mots, il les
exhorta de nouveau à achever cette cruelle boucherie,
au milieu de laquelle toujours constant, inébranlable
et comme insensible à ce feu lent dont on le brûloit,
il rendit sa gaiement ame entre les mains de celui
qui l'avoit créé pour la gloire, faisant triompher
hautement avec un courage plus qu'héroïque, Jésus
Christ, sa foi, sa religion de toute la barbarie
iroquoise, dans son pays même et à la vie des
Iroquois ses compatriotes.

Je vous laisse à penser, mon cher Père, avec quel
plaisir tout le paradis assista au triomphe de ce

brave Etienne, comme il fut autrefois à celui de son
saint patron. Nous ne savons pas précisément
la jour d'une mort si précieuse ; mais il nous suffit
de savoir qu'il est marqué dans le livre de vie et
que les anges en célébreront sans doute la fete au
ciel pour supplier à l'honneur que mériteroit des
hommes sur la terre un chrétien qui ayant souffert
pour Jésus Christ. Sa femme nommée Geranne eut la
vie comme lui-même l'avoit bien prévû, et elle
est esclave dans le pays, mais toujours constante
et inébranlable dans sa religion. L'autre sauveug-
re qui fut pris avec eux eut seulement quelques
doits coupés à Montagnac (Montagnac)
et de là il fut ramené à Givigny où lui donna la vie parcelllement.
(Lavuga)
mais quelque effort qu'on put faire pour l'obliger
à y prendre une femme, il n'y voulut jamais con-
sentir disant que la religion le lui défendoit et
qu'il étoit déjà marié. Quelque temps après étant
venu avec un gros parti en guerre vers le Montréal,
il trouva moyen de se dérober à ses compagnons et de se rendre
en canot dans la chère mission du Haut auprès de sa
femme et de ses enfans et ce fut là où il rencontra tout
ce que nous venons de dire et dont il fait le témoin oculaire.